

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



Giovanni Del Franco

« *Il Nonno* »



*Par Michel Giovanni Del Franco*

*Il Nonno*... le grand-père. L'homme dont je porte le nom. Là-bas, loin au sud. Dans ce tiroir de pierre, où l'on glisse les morts faute de place. J'ai ce souvenir vague : il nous montre la plaque de marbre, où déjà son nom est inscrit (la concession doit être réservée à l'avance) avec comme une ironique fierté : « C'est là que je serai ».

Qu'en dire sinon les images nées dans les discours de mon père, telles ces instantanés échappés à l'album du temps. Il y parlait d'un homme que je n'ai jamais vraiment connu, au passé trouble comme l'époque où il vécut où les frontières entre loi et illégalité étaient floues, où le bien et le mal se mêlaient sans discernement véritable.

Images donc.

1929 : Mussolini organise des élections. Le Duce est un dirigeant moderne, il tient sa légitimité du vote. Il y a les bulletins officiels avec la liste fasciste, et les autres : blancs pour y noter le candidat de son choix, bien visible, repérable. Mon grand-père se rend dans l'isoloir, ou ce qui en tient lieu. Il est communiste. Il glisse donc dans l'urne un feuillet, sur lequel il a noté de sa belle écriture : P. C. I. À la sortie, des miliciens vêtus de noir l'approchent : « Tu as bien voté ? » *Le Nonno* les regarde, levant la tête – il mesure un peu plus d'un mètre cinquante : « Certainement, oui, j'ai bien voté ! ». Les autres sourient. Il se sent soudain soulevé par les bras, projeté au sol, roué de coups, bastonné. Puis, il entend vaguement un vif échange de paroles au-dessus de lui. Il tourne alors la tête vers le visage familier d'un homme à peine plus grand que lui, sanglé dans l'uniforme des chemises noires, et entend la voix

toute aussi connue : « Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Tu crois quoi ? Tu sais bien que les élections sont truquées ! ». Et lui, regardant son frère : « Oui, j'ai bien voté ».



*Giovanni Del Franco : né le 1<sup>er</sup> mai 1902 à Candela (Italie), marié en 1942 à Accadia (Italie) avec Sebastiana Botticella, décédé le 27 septembre 1983 à Accadia.*



*Devant son salon de coiffure, avec un de ses fils.*

1947 : après la guerre, où il avait été mobilisé, de 1939 à 1942, en tant que coiffeur (son métier), Giovanni traverse régulièrement les Apennins, de nuit, à l'écart des routes, où les carabinieri contrôlent les passages. Il emprunte les chemins de montagne, détournés, ceux des contrebandiers. Il va à pied jusqu'à Naples, la lourde besace sur son épaule, un large coutelas enfilé à la ceinture. Il faut montrer être prêt à se défendre. Une fois, il a pris le train pour écourter son trajet. Il a dû en sauter précipitamment car des douaniers y inspectaient les bagages. À Naples, il se plonge dans les quartiers interlopes pour vendre, au marché noir, des chaussures, confectionnées par ses soins, ou des produits locaux. Au retour, il distribue parfois à ses enfants des chocolats ou de la confiture. Le milieu de la nuit se transforme alors en une petite fête.

1955 : la démocratie est revenue. Le parti communiste italien, à l'égal de ses frères européens, est puissant. Le *Nonno* en a la carte, je l'ai tenue entre mes mains. Il monte sur l'estrade, relève la tête. Il

parle, d'une voix forte, entraînant son auditoire dans ses diatribes contre le patronat : « Même le meilleur des patrons, il faut le pendre ! ». Souvent, il parcourt les routes, ainsi, d'un village à l'autre, militant pour le parti. D'un caractère trempé, il n'a aucun mal à s'imposer lors des réunions. Il ose. Son heure de gloire, il la connaît, le jour où le maire de la commune, accusé de corruption, s'enfuit. Il se saisit alors de l'écharpe tricolore en plein conseil municipal dont il prend les commandes.

1962 : Giovanni est un homme instruit. Il a appris à lire, à écrire. Beaucoup n'ont pas eu cette chance. La bureaucratie, déjà, se nourrit de paperasses. Souvent, des habitants du village viennent le trouver pour lui demander de rédiger des courriers pour eux. Il remplit les formulaires, écrit des lettres, parfois même à des ministres. Ce jour-là, une femme vient le remercier. Elle a reçu un cadeau du pape Jean XXIII. Mon grand-père avait écrit au Souverain Pontife. Cette femme était née le même jour que lui. Il avait saisi cette occasion pour attirer son attention sur sa situation précaire.

1974 : sur le quai de la gare, mon grand-père nous attend. Portant veste et chemise (il a toujours été soucieux de son élégance), le chapeau sur la tête, il regarde le train arriver. Il nous embrasse, nous saluant de son ton un peu rude, se saisissant d'une valise. Il est agacé. Le chauffeur devant nous servir de taxi jusqu'au village est en retard. Nous devons l'attendre. Je m'impatiente. Mon père me dit de me calmer : « Il y en a un autre qui est énervé ». De fait, malgré le temps qui passe, le *Nonno* n'a rien perdu de son irascibilité : tout le long du trajet le chauffeur se fait incendier, au point de lâcher le volant, pour lui répondre, d'une voix également peu amène. Derrière, nous n'en menons pas large, craignant les embardées dans ces routes sinueuses.

Septembre 1983 : mon père vient de rentrer d'Italie. Il est allé à Accadia. Seul. Pour enterrer son propre père. Il a les traits creusés, les yeux cernés. Il ne dit rien. Il ne s'est pas rasé et, sur sa chemise, porte un bouton noir. À table, il lance : « Il n'y aura plus de petit bonhomme au chapeau pour nous attendre à la gare ».

*Réécriture condensée d'un chapitre de mon livre  
Accadia, vie et mort d'un village d'Italie du Sud  
Édit. Le chant des Hommes - en 2000.  
[www.le-chant-des-hommes.fr](http://www.le-chant-des-hommes.fr)*

